

AURÉLIE MASSÉ

Roman

LA CAGE AUX AFFAMÉS

Aurélie Massé

La cage aux affamés

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5198-9

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À Soline et Mickaël

Note de l'auteur

Les personnages de ce roman sont fictifs et prennent place dans un Paris fictif.

Sommaire

Vendredi 14 décembre, 22h15.....	9
Samedi 15 décembre, 6h05	109
Samedi 15 décembre 2007, 8h10	137
Dimanche 16 décembre 2007, 9h25	169
Lundi 17 décembre 2007, 7h50.....	245
Lundi 17 décembre, 18h20.....	295
Mardi 18 décembre 2007, 8h50.....	335
Mardi 18 décembre, 17h45.....	377

**Vendredi 14 décembre,
22h15**

1

Ses jambes remontent la route avec une ardeur puisée dans la faim. Dans son ventre creusé. Dans ses mains de silence. Et tout en foulant le béton de sa triste carcasse, *Emotion sickness*¹ résonne dans sa tête comme s'il fallait courir plus vite. Et fuir plus loin. Et ne jamais plus s'arrêter. Des regards accrochent sa silhouette lorsqu'il file devant eux. Aérien comme la beauté sur ses traits. Écorché comme la nuit qui coule. *Putain vous voulez ma photo ?*

Ses pensées se morcellent. Ses doigts bleus se cramponnent à la rampe glacée du métro. Ses pieds coulent sur les marches. Agressifs et légers. Son souffle se lacère. *Avance, gros tas, t'as pas intérêt à me planter là.* Son bras heurte une jeune fille qui lâche une plainte ou une injure. *T'en fous, t'arrête pas, t'arrête pas*

Il grimpe une nouvelle série d'escaliers. Imagine que ses jambes ratent une marche. Son corps s'effondre sur le béton pointu. Des os se déchirent dans sa chair. Sa tête est fracassée. *Arrête tes films et*

¹ Silverchair, *Emotion sickness*, Neon Ballroom, 1999.

cours. Il secoue la tête pour en chasser les images. La rame est là. Devant ses yeux fourbus. Il se glisse dans l'acier avec l'agilité d'un funambule lorsqu'un son dissonant ferme les portes. *Qu'est-ce que j'ai fait, qu'est-ce que j'ai fait putain*

Deux sièges sont restés vides mais il ne s'assoit pas. Il reste debout. Pris entre ces corps gros et laids qui se collent au sien. Sa main gauche s'agrippe avec violence à la barre d'acier. Il lui semble qu'à chaque secousse les corps se scellent plus fort à lui. Plongent en lui. S'enfoncent dans sa chair. Leur respiration coule sur sa nuque. Pique son cou. Leur haleine siffle dans ses cheveux fins. Odeurs de transpiration qui se mêlent. Odeurs de cigarettes et de poussière. Et il serre les dents jusqu'à la douleur. Il voudrait gueuler. Il voudrait vomir. Vomir ces gens. Vomir ces corps. Toute l'horreur de ces corps. Écarter toute cette peau. Déchirer ces regards et ces odeurs qui le violent par à-coups. Son visage se cache sous les mèches de ses cheveux mi-longs. Il baisse les yeux pour ne pas tout casser. Pour ne plus voir personne. *Pour que ce putain de mec cesse de me mater comme ça*

Nouvel arrêt. Les corps s'évaporent et la rame se désimplite. Il s'assoit enfin loin des gens. Pose sa tempe sur la vitre froide. Triture avec ses dents le métal qui perce sa langue. Referme ses paupières comme on refuse le monde. Comme on prie. Comme on se retire de la réalité dans un ascétisme parfait.

Il n'est plus vraiment Gabriel Rivault. Un jeune homme de 21 ans. Jean bleu ciel taillé aux genoux et à l'arrière des cuisses. Tennis blanches et veste légère à carreaux noirs et gris. Il n'est plus qu'une ombre fragile qui s'en remet à une rame de métro pour leurrer le passé. Pour fuir ses pensées et ses pièges.

Son propre corps. Sa propre histoire. Un jeune homme blond qui serre les paupières comme si ça pouvait duper la faute. Comme si ça pouvait suspendre les saignements de l'existence et en mater la peur. *Gros nul. Gros dégueulasse. Crève ici. Crève ici.*

2

Les yeux de chat se détournent de l'ordinateur posé sur la table basse. À l'extérieur, la pluie commence à s'effondrer. Il prend sa tête entre ses mains. Passe ses doigts dans ses cheveux noirs. Comme si ses pensées se rajustaient d'elles-mêmes sous le geste. Puis il délasse son dos dans le cuir du canapé blanc. Fait craquer ses phalanges. Ferme ses yeux. Écoute le calme de l'appartement. Une odeur de café sublime l'atmosphère de la pièce d'un charme sombre. Seule sa respiration délicate fendille ce silence. Et le vent qui, de temps à autre, claque sa rage contre la baie vitrée.

D'un vert d'eau irréel, ses yeux se rouvrent sur les horloges fixées au mur de ce salon blanc. Il est 22 h 42 à Paris. 16 h 42 à New York. 6 h 42 à Tokyo. Dans sept heures une nouvelle journée commence. Il faudra qu'il soit fort. Imperturbable. Réfléchi. Sauf qu'il est épuisé.

À bientôt 26 ans, Dorian Baltia est tout jeune trader pour une banque. Il n'a pas l'intention de rester ordinaire longtemps. Il refuse de se satisfaire de l'« acceptable ». Il veut du grandiose. Du parfait. Il

faut qu'il aille frôler le ciel dans chaque sphère de son existence. Il n'a pas ce désir décent d'être simplement bon. Il veut être un homme d'exception. Celui qu'on appréhende. Celui qu'on ovationne.

Et chaque journée est un test de performance. Pas le temps de s'égarer. De se nourrir. D'avoir peur. Il se lève à 5h40 et se couche lorsqu'il a tiré son corps jusqu'à ses hauteurs les plus stupéfiantes. Les plus effrayantes. Les plus graves. Le pouvoir. Le contrôle sublime.

Même assis sur ce canapé, dans le silence parfait, résonne encore dans ses tempes le vacarme des sonneries de téléphone. Les voix. Les mouvements. Les passages. Il ne sait plus à quoi ressemble le répit. La détente. La quiétude du corps. Alors pour duper sa fatigue, il couche avec n'importe qui et se bousille le cerveau à coups d'hypnotiques.

– Ne me regarde pas comme ça, murmure-t-elle d'une voix mielleuse. Ça me trouble.

Il sourit. Elle rougit. C'est il y a deux ans et demi. Juillet 2005. Ses yeux sont maquillés d'ombres dorées. Ses cheveux châains coulent sur ses épaules. Elle est jolie sans être belle. Déjà à l'état de pantin. Regard magnétisé. Corps prêt. Il peut en faire tout ce qu'il veut.

Parce qu'il n'est pas n'importe qui. 1 mètre 80. 66 kilos. Des cheveux noirs côtoyant une peau d'une blancheur séraphique. Des yeux verts incolores. Deux amandes étirées qui pénètrent et déchirent. Il n'est pas simplement beau. Il est le concept même de la beauté. Ses traits sont d'une finesse déloyale. Sa silhouette est indécentement mince.

Enfant unique, il a toujours été la fierté des Baltia. Depuis tout petit, exposé comme un objet d'art aux regards d'invités émerveillés lors de sublimes réceptions, il connaît la puissance de son physique. Le pouvoir inouï de son corps sur le regard du monde. Il est né à Londres d'un père français et d'une mère britannique. Mais porte aussi la Russie de sa grand-mère paternelle au creux du sang et sur ses traits. À 8 ans, Dorian apprend le français et le russe en même temps que sa langue maternelle. Puis le 6 novembre 90, les Baltia s'installent à Paris. Son père est le dirigeant prestigieux d'une immense chaîne de polycliniques urgentistes. Un jour, ce pouvoir lui sera transmis.

Alors bien sûr que le fait de se nommer Baltia l'a protégé de nombreux pièges de la vie. Mais il n'en a pas honte. Il sait prendre le profit où il est. Dans sa bouche, ce n'est pas de l'arrivisme. C'est de l'intelligence. Bien sûr que ce n'est pas vraiment l'argent qui l'intéresse. Il a grandi dans le marbre. Dans le cristal. Des éclats de diamants aux oreilles de sa mère. L'argent est pour lui une évidence. Une banalité. Et lorsqu'une chose devient ordinaire, elle ne captive plus. Il sait depuis plus de vingt ans qu'il n'a qu'à étendre le bras de quelques millimètres pour caresser les billets. Il sait que c'est là. Juste à côté. Chaque fois qu'il en a besoin. Désespérant. Lassant. Ce qui l'intéresse au final c'est la menace implicite de l'argent. Ce que l'on possède grâce à lui. Ce qu'il permet de faire. Ce qu'il contient. Ce qu'il gouverne. Un homme devient dangereux lorsqu'il devient riche.

– C'est... blanc, déclare la jeune fille en pénétrant dans l'appartement, 2 h 16 du matin. On dirait que personne ne vit ici.

Un sourire très léger se griffonne sur les lèvres de Dorian. Il murmure quelque chose dans ses dents. *Mais personne ne vit ici.* Son regard enlace et caresse l'appartement. Il s'en dégage en effet une sensation de vide. Un néant. Tout est blanc et acier. Aligné, trié et rangé dans le fond de placards aussi blancs que le reste. Les pièces ne sont ni douces ni chaudes. Il n'y a pas d'âme. Uniquement le vide. Le blanc. L'absence. Et ce sentiment profond d'oppression. De froid magnifique. De non-vie. Quelque chose qui évoque un sanctuaire. Un abri. Un souffle religieux.

– Il n'y a rien sur les murs, s'étonne-t-elle en se tournant vers lui.

– La chambre est là-bas, crache-t-il dans un geste du menton et une gifle des yeux.

Elle le fixe quelques secondes puis se tourne et file vers la pièce qu'il lui a désignée. Lui allume une chaîne au hasard et coupe le son. Sur l'écran, des immensités de neige intacte. Il reste hypnotisé par la pureté de ce décor. Happé vers les étendues de neige immaculée qui défilent. Il pense à la Russie. Sourit. Il a toujours voulu aller là-bas. Sa grand-mère paternelle est née dans ce paradis étincelant à brûler les yeux. Le sourire s'éteint par rancœur pour l'homme qui a repoussé ce rêve loin sous les barreaux d'un cœur de fonte.

Peut-être qu'il ira, un jour. Pour se trouver. Pour se quitter. Pour y crever sans doute. Il soupire avec une indifférence terrible. Il n'a plus de rêves mais il ne s'en trouve que plus léger. Il ne se perd plus du côté sentimental de sa personne. Il a cessé de fouiller dans la flamme. Dans ce qui porte et passionne. Et au final ça l'arrange. Il est à l'abri des désillusions. Il est à

l'abri de la terreur monumentale d'être amoureux de la vie.

Une voix aux tonalités hautes l'arrache des images pour lui demander où il range ses préservatifs. Il soupire en se frottant les paupières. Dans la chambre, le tiroir de la table de nuit s'éveille en grinçant. Une violence féroce s'abat sur son dos. Lui saisit les poignets avec une souplesse de félin. Serre. Serre les os jusqu'à l'effroi. Les yeux de Dorian la dépouillent. Le tiroir est refermé avec rage. Le regard qu'il force en elle est acide. Barbare. Elle se recroqueville dans les draps. Il va falloir qu'elle paie.

Elle s'excuse plusieurs fois. Le regard cristallin passe sur la faute mais n'absout rien. Il pense qu'il faudra poser un cadenas à cette table de nuit. La déshabille d'une main brutale. Elle le laisse faire. Un peu honteuse. Mais surtout impatiente de savoir comment il vibre et comment il bouge. De connaître la sensation et la saveur exactes de ses propres doigts sur cette peau satinée. Elle sait qu'elle n'aura pas deux fois l'indécence de croiser un homme pareil. Il est éblouissant. À s'empêcher de respirer. Elle le veut pour les mémoires de sa vie.

Il la regarde mais dans les confins de son esprit il a les yeux fermés. Cette scène ne décrit rien. N'offre rien et ne promet rien. Il la laisse s'agiter sur lui en déviant ses pensées. Son corps est là. La mémoire de son corps est là. Mais la vie est absente. Reculée dans des immensités fêlées et absurdes.

Elle murmure des bribes de mots qu'il ne garde pas. Elle dépose des caresses sur sa peau qu'il ne prolonge pas. Le silence est immense autour de lui. En lui. Et pourtant des hurlements s'échappent de ses

yeux. Des cris percent sa chair et s'emmêlent aux étreintes bouleversées qu'elle propose.

Près d'un quart d'heure ça dure. Quand il est épuisé ça dure. Et lorsqu'elle quitte sa peau, il lui faut faire un effort surhumain pour ne pas courir vers la salle de bains et vomir le dégoût. La rage. La violence de ces mains sur lui. Sa chair usée comme un sanglot. Ses yeux déchirés comme deux plaies de jade.

À présent il est assis sur le rebord de la baignoire et plonge dans le creux de sa main une dizaine de comprimés. Hypnotiques, somnifères, anxiolytiques et antidépresseurs sautent dans sa paume comme autant de serments de délivrance. Il faut du courage pour supporter l'existence. Les nuits. Les jours. Ces heures douloureuses qui ne sont ni la nuit ni le jour. Et parfois. Parfois ce courage n'est plus suffisant lorsque les nerfs menacent de céder. Alors les comprimés se proposent de vivre un moment pour lui.

– Tu as quelque chose à manger ?

Il resserre ses dents d'irritation. Avale les médicaments d'une traite. Reste de longues secondes les paupières closes. Le dos de la main voilant son visage. Puis se relève. Quitte la salle de bains. Regagne le salon. La fille. L'écœurement. Elle est debout dans la cuisine. Ses yeux enfoncés dans le vert. Attendant une réponse. Mais il ne fait aucun geste vers elle. Ne jette aucune parole pour elle. Elle se décide alors à ouvrir le frigo.

– À part des yaourts et du lait, tu vis de quoi ?

Il entend mais ne répond pas. Elle parle mais il s'éloigne spontanément des mots. Son regard se déposant avec langueur sur l'horloge de Paris. Il est 3 h 43. Il pense qu'il devrait dormir. Qu'il devrait être

en train de dormir et qu'il est encore éveillé. Il faut qu'il se lave. Qu'il change les draps. Qu'il range ce qui a été remué. Comme si personne n'était venu. N'avait profané son appartement. Ses draps. Son corps. Ses leurres. Sauf qu'elle est encore là. Dans son salon. Sa chemise à lui sur sa peau.

– Tu attends quelque chose ? soupire-t-il entre l'exaspération et la fatigue.

Elle se rapproche de lui. On recommence ? Et elle étend ses doigts partout. Allongés et démultipliés sous la force du désir. Il pense à des scolopendres se faufilant sur sa peau fine. Des mains de sang. Des mains de douleur et de vice. Elle s'agrippe à lui. Triture la médaille d'or blanc qui scintille sur son torse. Il lui arrache des doigts dans un geste dur de la tête.

– Ne me touche pas.

Il la projette contre le mur. Elle se cogne la tête. Gémit. Le silence se réinstalle comme du béton sur des épaules éreintées. Leurs yeux s'entrechoquent. Se griffent.

– Ma chemise.

Elle entrouvre la bouche. J'ai dit ma chemise. La voix est plus raide. Elle l'enlève et lui tend d'une main mortifiée. Cachant son corps sous son bras.

– Dégage.

Le ton est grave. La voix est dangereuse. Elle veut répliquer quelque chose. Ne réplique rien. Sourit dans un mélange de déception et de blessure. Se détourne de lui. Pénètre à nouveau dans la chambre. Ramasse ses vêtements semés sur la moquette. Lorsqu'elle sort enfin, elle s'avance avec une précaution presque pieuse vers la silhouette qui attend, les bras croisés,

qu'elle se décide enfin à quitter sa mémoire. Ses yeux foncés se posent sur la peau blanche. Il suit le tracé de ses yeux. Déchire ses questions avant même qu'elle ne les pose. La pousse vers la porte qu'il referme sur elle et la raye de sa tête. Sa silhouette dans son lit. Le timbre de sa voix. Le dégoût d'avoir été un corps avant d'être un homme.

Il se dirige vers la salle de bains. Ôte son pantalon. Son caleçon. Entre dans la douche. Programme l'eau à 45 degrés. Laisse la chaleur griller sa peau. Le savon de menthe recouvrir les stigmates. Enfin il éteint toute l'eau chaude et glace pendant de longues secondes. Sa chair frissonne avec démesure comme si elle criait.

Il sort. Attache une serviette autour de ses hanches. Lave ses dents. Monte sur la balance : 65 kilos 100. Il soupire. Sourit de regret lorsque sa mémoire lui rappelle sa mère. L'image de sa mère montant sans cesse sur sa balance. Le matin. Le soir. Et qui peut-être y monte encore.

Il se dirige vers la cuisine. Ouvre le frigo. S'empare d'une brique de lait écrémé et en boit trois gorgées. Pas deux. Pas quatre. Toujours trois gorgées. Dérisoires rituels parsemés tout autour de son existence pour la rendre moins laide. Moins vide. Moins dure. Puis il retourne dans sa chambre. Remplace les draps par des propres avant de s'étendre dessus. Les bras en croix. Le regard collé au plafond. Mure tes paupières, Dorian. Oublie. Recherche le repos.

Oui. Cette fille, c'était il y a deux ans et demi et depuis rien n'a changé. Toujours ces mêmes corps couchés dans son lit comme s'ils pouvaient réparer une histoire. Passages fugaces dans le cérémonial de

sa vie qui ne signifient rien. Ne sacrent rien et ne soulagent rien. Elle était partie depuis un quart d'heure à peine et il ne se rappelait même pas la couleur de ses yeux. Il lui semble que sa peau sentait la noisette. Que son prénom commençait par un E. Élisabeth ou Élise, il ne sait plus. Et peu importe au final,

personne ne vit ici.

3

Son cœur cogne plus fort à chaque station de métro qui la rapproche un peu plus de lui. Dans ses oreilles, Tori Amos chante Jackie's strength.² La chanson qu'elle écoutait en boucle les jours qui ont précédé sa rencontre avec le chef-d'œuvre de sa vie. Ce trajet n'est pas seulement une attente. C'est un supplice. Il vit à Paris. Elle étudie la littérature moderne à Vannes. Et rien ne les relie jamais que sa persévérance à elle. La violence de son attachement. L'absurdité de cette adoration.

Elle se lève le matin et elle a cet homme planté dans les tempes. Il est permanent. Ininterrompu. Comme un grand désarroi normal. Elle se lève et tout s'enchaîne aussitôt à un seul être. Un remaniement magnifique. Parce qu'il est le début de toute sa vie. Il est le début de toute chose.

À travers la vitre, son visage comme un spectre. Ses cheveux roux dans la lumière artificielle. Ses taches de rousseur comme autant de gifles subies et pleurées. Elle dévie son regard. Elle ne reconnaît pas

² Tori Amos, *Jackie's strength*, From the choirgirl hotel, 1998.

Agathe Leroy. Persuadée d'être laide parce que l'homme qu'elle aime ne l'aime pas.

Ce matin, dans la cuisine de Clarice. Ses mots comme des mots étrangers. Elle ne reconnaît plus sa voix lorsqu'elle vient à Paris. Elle perd celle qu'elle est dans les spirales d'un regard de prince. Parce que la première fois qu'elle l'a vu, elle a caché le bas de son visage dans ses mains. Elle n'a pas supporté. Elle a regardé cet homme comme si elle allait mourir.

– Tu veux du pain ou des biscottes ?

Le regard de glace se resserre.

– Je ne mange plus au petit-déjeuner.

Clarice relève ses sourcils clairs. Agathe dévie son regard.

– Je fais ça pour lui.

– Pour QUI ?

– Pour lui, répète la voix ensorcelée.

La main de Clarice vient cogner son propre front. Elle l'a haï dès son premier regard sur lui. Ce maintien prétentieux. Ce regard reptilien. Cette froideur dégoulinant sur chaque centimètre de son corps. Bien évidemment il lui a rendu cette haine. Il l'a écrasée d'un seul geste. Rabaissée d'un seul regard. Elle ne peut pas nier l'impressionnante beauté de cet homme mais elle sait voir au-delà de cette arme. Ce qui est repoussant. Ce qui pue le vice et la haine.

Le visage blanc s'abaisse sur son bol de thé et s'y perd. Le silence les écarte brutalement. Elle a décidé de ne plus manger pour lui. Elle s'est fixé un poids idéal dont elle est persuadée qu'il pourra tenir entre ses griffes l'homme qui s'appelle Dorian Baltia. 44 kilos pour son mètre soixante et un. L'excellence. Le poids des ballerines. La grâce.

– Il te demanderait de te fracasser contre un mur, tu le ferais.

La voix de Clarice fendille sa mémoire. Agathe se fige sur sa chaise. Soupire. Nie. Elle est au fond d'un précipice qu'elle croit être un berceau. Et elle l'encense. Et elle l'élève. Les gens normaux sont incapables de comprendre parce qu'ils n'ont pas le même cœur. *Physiquement* le même cœur.

Demain cela fera deux ans. Jour pour jour. 15 décembre 2005. Elle l'a vu et tout est devenu fantastique. Assise autour d'une table parsemée de verres d'alcool. Entourée d'amis dont certains lui sont totalement inconnus. Elle ne sait plus si sa migraine est due à leur vacarme ou aux deux cocktails qu'elle a déjà avalés. Elle pose sa main sous son menton. Son visage se détourne. Et ses yeux se fracassent sur une apparition. Dans les lampes multicolores de la boîte, un homme a pris toute la lumière pour la couler sur lui. Il irradie et la déchire. Il rayonne et chavire tout ce qui se tient autour d'elle. Sous les vêtements foncés, elle devine les contours troubles d'un corps parfait. Et elle sent cette force qui la traîne jusqu'à lui. Ce manque de quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Cette exigence d'un homme. Ce besoin pressant et douloureux d'être caressée par lui.

« *Agathe...* »

Il la regarde et dans ses yeux de chat il la taillade. Il la dépossède de toute peine comme de toute joie et déjà elle est prise. Elle se laisse glisser des hauteurs de la réalité et atteint l'irréel dans son charme le plus risqué. L'existence dans ce qu'elle a de plus essentiel. Un lieu sacré. Empli d'obsessions et de rêves. Un lieu très pur où il n'y a plus que lui devant elle. Lui autour

d'elle. À travers elle. Partout en elle. Elle ne pourra plus oublier.

Agathe ?

Et son corps qui exige un autre corps. Cette envie qui la brûle. Et l'écartèle. Comme un besoin d'éternité. Elle n'entend pas le son de sa voix sous la musique qui rugit mais elle en dessine déjà les sonorités intimes. Elle essaie de deviner son prénom qu'elle imagine aussi magistral qu'il est magistral. Et il la fixe encore. Ses yeux ne semblent pas humains. Il cogne son être. La traverse. Referme ses ergots sur elle. Et déjà elle sent qu'une autre nature s'infiltré dans sa chair. Elle sent qu'elle ne pense plus exactement comme avant. Que son regard change. Que son corps change. Et qu'une partie d'elle est déjà confondue à l'homme qui lui fait endurer ce supplice à quelques mètres à peine.

– Agathe !

La voix tranche le trajet des yeux de Dorian sur sa peau. Elle retrouve son regard vivant. Sa main délaisse le bol de thé avec langueur.

Elle le savait très bien. Cet homme aux yeux de perfection allait redessiner son être entier. Elle l'a su dès qu'elle s'est fracturée contre lui. Et elle est absolument prisonnière. C'est à la fois terrifiant et sublime. C'est surtout magnifiquement solitaire. Parce qu'on ne partage pas l'exacte réalité d'une brûlure. Sa douleur fraîche. Son lancinement exquis.

Elle s'est sentie mourir. Et puis renaître. Et puis mourir encore. C'était Dorian Baltia. C'était le ciel qui s'ouvrait à nouveau pour une seconde naissance. Comment pourrait-elle renoncer, comment.

4

Son front est appuyé sur la porte-fenêtre. Elle n'a pas bougé depuis qu'il s'est enfui. Ou plutôt : depuis qu'elle l'a jeté d'ici. Elle murmure son prénom. Les lettres bibliques s'éparpillent dans l'air comme des morceaux de cendre. Elle ôte ses lunettes rouges. Ferme ses yeux foncés. L'eye-liner s'est à moitié dilué dans ses pleurs et l'absence infinie de Gabriel raye ses joues de deux traînées noires bleutées.

Elle n'aurait jamais cru que l'amour serait aussi escarpé. Et en même temps aussi superbe. Elle savait que son sentiment de complétude dépendait de la présence de Gabriel dans sa vie. Même filiforme. Même prête à se fêler. Elle savait qu'en fuyant il lui déterrerait un bout de chair. Elle le savait. Elle a quand même gueulé. Barre-toi.

Ses yeux se rouvrent. Son front décolle de la vitre. Son regard erre dans les 15 mètres carrés de l'appartement. Et chaque objet lui paraît laid. Inutile. Superflu. La pièce ne prend sens que lorsqu'il est là. *Parce* qu'il est là.

Elle pourrait sortir. Traîner dans un bar avec ses potes de fac comme elle le fait souvent, dans la

semaine, pour dompter la distance. Mais si ses pensées sont momentanément déviées vers la vie, la banalité de la vie, son cœur ne trahit jamais Gabriel. Il y a quand même une gravité dans ses yeux. Une angoisse dans sa voix. Un saignement invisible que les autres n'ont pas. Il y a un fragment de son esprit qu'elle ne tendra jamais vers eux parce qu'il est exclusivement destiné à Gabriel. À sa voix fine. À son corps laminé.

Elle pourrait allumer la télévision. Mettre de la musique. Sortir son carnet de croquis. Travailler ses cours de droit. Ranger. Nettoyer. Téléphoner à quelqu'un. Oui. Elle pourrait faire illusion si Gabriel Rivault n'était qu'un garçon comme un autre. Un corps quelconque de passage dans sa vie. Elle pourrait jouer la fille solide s'il n'était pas question de différence d'âge. De promesses rompues. D'altercations quotidiennes et de maladie mentale.

Cinq fois. Seulement. Ils n'ont fait l'amour que cinq fois en deux ans et trois mois. Comment peut-elle accepter ça. Elle n'a pas fait vœu d'abstinence et d'inquiétude. Elle avait une vie avant lui. Et tout était absolument... *banal*.

C'est miséreux une illusion. Le matin, il faut s'extraire de la couverture. Marcher jusqu'à la salle de bains. Regarder son visage dans le miroir et sourire au reflet. Se tenir droite. Comme si l'on avait quelqu'un à conquérir. À braver. Assombrir le rouge de l'iris au fard à paupières bleu. Tracer un trait d'eye-liner noir. Parfaire le masque en recouvrant la bouche d'un rouge à lèvres vif. C'est parfait. C'est exactement ce qu'elle veut présenter. La force de vivre et l'ambition exemplaires. C'est un art très rigoureux, l'imposture.

Sa silhouette traverse la pièce. Elle récupère sa veste marron. Son écharpe blanche. Prend ses clefs. Quitte l'appartement. Descend les marches en bois. Cinq étages d'escaliers grinçants. Sa main récupère le courrier de Natacha Texier comme s'il s'agissait d'une personne distincte d'elle. Puis elle pousse la lourde porte qui ouvre sur la rue. Son regard fiévreux scrute les gens. Happant avec émoi chaque silhouette blonde. Et aérienne.

– Où es-tu, Gabriel... murmure-t-elle, tremblante, tandis qu'elle s'assoit sur le trottoir.

Son téléphone portable reste muet. Les bruits de la rue lui rappellent tout de même que la vie doit continuer. Que la vie continue. Elle pose ses coudes sur ses genoux. Fixe le béton avant de fermer les yeux. Emprisonne son visage entre ses doigts. En suspens de vie. D'un homme. D'une grande certitude. Ses mains glissent dans les boucles brunes de ses cheveux comme deux broches de chagrin.

5

La batterie de son téléphone vient de rendre l'âme et *vraiment tout fout le camp*. Il court sur le tapis roulant menant à la gare. Il court vers les amas de lumières. Les escalators. Les panneaux et les ombres évoquant des hommes. Il court comme si la précipitation pouvait pardonner ses trahisons et l'excuser d'être aussi angoissé. Aussi lâche. Aussi sauvage.

Pendant de longues secondes, il se dit qu'il pourrait monter dans le premier train libre. Simplement pour fuir Paris. Il voudrait aller à Berlin. Kyoto. Sydney. Moscou. Et dans chacune de ces villes il pourrait être un garçon différent. Fascinant et indéchiffrable. Il pourrait se bâtir un passé. Une personnalité et une histoire neuves. Vierges de toute salissure et de tout échec. Il a cette sensation intime que sur chacune de ces terres il serait déjà délivré. De la peur démesurée qui mène ses pas. De la colère qui envahit sa chair et qu'il n'explique pas vraiment. De ce poids gigantesque qui l'empêche de manger et parfois le force. Le submerge et le gave.

Mais Gabriel n'a que 21 ans et ne sait pas qu'une maladie de l'âme s'accroche à chaque respiration du corps et grossit sous la peau. Il ne sait pas encore qu'à Berlin, Kyoto, Sydney ou Moscou, il transporterait la maladie avec lui. Dans ses yeux. Dans sa voix. Dans ses mains et dans ses prières. Il ne sait rien de tout cela parce que comme de nombreux malades de l'âme, il croit qu'on peut mater une obsession en prenant un train, un avion ou en passant un péage d'autoroute.

Deuxième étage. Rez-de-chaussée. Premier étage. C'est au bord de la crise de nerfs qu'il distingue enfin, à quelques mètres, les bornes d'échange des billets. Ses mains viennent toucher le vide là où elles auraient dû agripper un sac. Il se cogne la tempe de la paume de sa main. *Putain mais t'es vraiment trop con.* Et il aurait presque envie de rire tellement c'est pénible. *Quelle journée de poisse, putain.* Il ramène ses mains sur son visage. Ferme les paupières de brèves secondes. Inspire. *Calme, tu restes calme.* Enfonce avec un espoir presque mystique son billet dans la machine. Ses doigts glacés par le froid et le manque de nourriture caressent lentement les touches.

Le prochain train est à 6 h 36.

Il est exactement 23 h 52.

Et là la crise est si tentante, les larmes sont si proches des yeux, qu'il a honte d'avoir 21 ans. D'être un garçon et de sentir dans le bide cette putain d'envie de chialer. *Panique pas, panique pas, gros con.* Un sifflement envahit ses oreilles. Son regard se défait et tout autour de lui chavire. Il sent qu'il bascule. Ses mains se cramponnent à la machine. Les genoux à moitié fléchis. Les jambes fondues. Ses paupières se serrent. L'obscurité dans laquelle il

sombre est délicieuse. Et terrifiante. Son dos glisse le long du métal glacé. Ses fesses heurtent le sol. Il égare les paumes de ses mains autour de lui. Rouvre ses yeux. La gare a retrouvé ses caractéristiques exactes.

Il se relève avec hâte avant que quelqu'un ne l'aperçoive à terre. *T'es vraiment pathétique comme mec.* Ses yeux se détournent de la machine et tracent des traînées vaporeuses sur les objets qu'il voit.

23 h 55.

Il ne peut pas rester ici. Il va crever d'attendre ici. Il pourrait se jeter dans les escalators. Mais s'ouvrir le crâne également. Il pourrait se mettre à hurler. Comme quelqu'un qui soudain est pris d'une crise d'angoisse. Quelqu'un qui toute sa vie a supporté et ne supporte plus.

Il reste de longues minutes debout. Sonné. Égaré au milieu des gens qui manquent à cette gare, la nuit, et des voix qu'il aurait voulu entendre. Pressée sur ses tempes, la perspective de six heures entières à errer ici. Au centre de rien. Avec pour seule escorte le froid de Paris. L'angoisse. La faim. Ce désert de la gare et ses rangées interminables de sièges gris comme autant de fantômes des gens qu'il a perdus.

23 h 57.

Le spectacle de ces heures vides et infinies l'épouvante et le brise. Il ne supportera pas l'attente. L'immobilité. La solitude. Le sommeil sans armure. La peur. Mais de quoi ? mais de quoi ?

Il se lève. Redescend les escaliers. Passe les portes de sortie. Laisse le vent claquer ses joues. Le froid ne l'effraie pas. Il s'est familiarisé avec sa brûlure. Avec les fissures qu'il grave parfois aux endroits les plus

fins et les plus secs de sa peau. Il s'éloigne vite des grandes portes et notamment du SDF qui le regarde avec provocation — il dirait presque : malveillance. *Quoi ? qu'est-ce que t'as à me mater comme ça ?* Il se voit déjà à terre. Assommé par la bouteille que le vieux protège dans son poing. Et le sang sur sa tête. Tout ce rouge qui s'emmêle comme de la musique déchirée au blond de ses cheveux. Et il appelle mais personne ne répond. Personne ne vient. Et il sent qu'il s'en va. Qu'il ne reviendra pas. Que les derniers filaments de vie quittent son corps et que c'est délicieux. Et que c'est terrifiant. Et Dieu ne vous sauve pas toujours.

T'es grave, se dit-il en marchant plus vite. Ses bras collés le long des côtes. Ses poings serrés. Son corps étroit comme un gémissement entre les bars éclairés. Il abrite ses lèvres du vent glacé. Allume une cigarette. Ne la fume qu'à moitié. Elle a le goût de la chute et de la disgrâce. Il l'écrase. Fait demi-tour. Se rapproche à nouveau de la gare. Se fige. Écartelé de fatigue et de peine. Lève son visage vers le bleu noir du ciel et remercie pour l'isolement. L'indifférence totale des gens. Et pendant qu'on y est merci pour les tueries. Les maladies. Les chagrins. Les injustices. La folie. La vieillesse et la mort.

C'est nickel, c'est nickel, putain.

Il retourne à l'intérieur de la gare et n'entend plus, ne sent plus, que le grognement sourd et douloureux de son estomac. Les saccades de sa respiration tandis qu'il grimpe les étages.

00 h 16.

Au fond, le supplice est soigné. Il est enfermé. Il est pris. Il pourrait partir bien sûr mais Paris, la nuit...

Et puis ce ne sont que six heures. Qu'est-ce que six heures dans toute une vie ? Mais le temps s'arrête lorsqu'il a compris qu'il était la faiblesse. La torture. Le bourreau. Oui. Ce ne sont que six heures, Gabriel. Mais six heures au cours desquelles ton esprit ne va rien faire d'autre que chercher à te faire penser au pire. Et chaque minute t'écorchera la gorge. Et chaque silence te rendra plus dément. Allonge-toi. Ferme les yeux. Calme-toi. Respire. *Respire. Respire. Personne n'est jamais mort de panique dans une gare. Ne dors pas pour ne pas mourir en douce, ne dors pas ne dors pas.*

6

Elle est allongée sur le lit. Le visage à moitié pris par les draps. Elle l'admire. Elle le parcourt du corps au silence.

– Go away.³

– Quoi ?

– Sors de ce lit, soupire-t-il d'une voix froide.

Elle veut rester. S'attarder près de lui. Durer contre sa peau. Alors il saisit le drap dans ses mains et le soulève violemment au-dessus du lit. La fille blonde vole avec le drap. C'est hier matin. 3 h 20.

– T'es con, bafouille-t-elle en se relevant et en recoiffant ses cheveux avec ses doigts.

Elle reste un instant debout à le regarder changer les draps. Blessée. Puis elle quitte la chambre. Il l'entend se vautrer sur le canapé. Ses yeux se ferment d'agacement. Ses mains palpitent. Son ventre appelle. Le lit refait, il se dirige vers la salle de bains et s'enferme à clef. Ôte son pantalon. Sa chemise. Son caleçon. Monte sur la balance. 61 kilos 800. Il redescend. Rappuie. Remonte. 61 kilos 800. Il ne sait

³ « Va t'en. »

pas s'il doit trembler ou se réjouir. Les chiffres ont perdu le sens et l'ivresse. Son regard coule sur la douche et le dégrasage qu'elle promet mais il pense : se débarrasser de la fille. Il se rhabille. Quitte la pièce. Se dirige vers le salon.

– Ça t'a plu... ? chuchote la voix timide du fond de son canapé.

Il soupire de lassitude en refermant ses paupières.

– Pour ce que je me rappelle de la nuit, je ne crois pas m'être tiré.

Il se dirige vers la porte vitrée. Le regard lancé vers la ville. Pantalon noir. Corps sculptural. Aucun détail n'est laissé au hasard. Il exhibe un corps absolument maîtrisé. Une silhouette dont chaque cheveu, chaque centimètre de peau, chaque muscle, a été façonné.

– C'était pas trop mal vers la fin, lâche-t-il enfin en se tournant vers elle. Quand j'ai fini sans toi.

Il trace un sourire d'arrogance avant de retrouver la vitre. Elle fait grincer ses dents, déchue.

– Pauvre mec, murmure-t-elle.

– Pardon ?

Il se retourne sur elle. Ses yeux de serpent la brûlent. Alors elle se lève brusquement. File dans la chambre. Se rhabille avec précipitation et rancœur. Court vers la porte. Il gueule : HANNAH. Elle ouvre la porte en répliquant : Laure. Il s'approche avec un sac dans les mains. Elle lui arrache des doigts. Le contenu entier se répand sur le parquet froid. Il ferme ses paupières. Soupire fort tandis qu'elle récupère ses affaires. Hurry up, please.⁴ Elle s'énerve. Il ajoute

⁴ « Dépêche-toi, s'il te plaît. »

d'un ton crispé : faster.⁵ Elle se relève, fébrile. Il cogne la porte avant même qu'elle l'ait passée. Elle se la prend en plein visage.

– CONNARD ! l'entend-il hurler du couloir rouge sombre.

Il sourit en apposant l'arrière de sa tête contre la porte. Il a réussi. Il a encore démoli quelqu'un.

Il file enfin vers la salle de bains. Se déshabille. Entre sous la douche. Programme l'eau chaude à 45 degrés. L'eau suinte sur sa peau comme du sang. Il a du mal à respirer. Il se sent vieilli. Exténué. Et le malaise dure. Et son corps déserte.

Chaque semaine est la même que celle qui précède et celle qui va suivre. Ne pas penser. Se laver les dents. Se raser. S'habiller. Faire du café. Partir travailler. Ne pas s'arrêter.

Il est près de six heures et quart lorsqu'il sort de chez lui. Ses pas résonnent dans la nuit encore pleine. Ses yeux se perdent au-delà de la rue. Il regarde à travers les vitres des magasins encore assoupis. Il regarde les passants avec ces yeux désincarnés qui parfois s'emparent de son visage. Et il ne comprend plus la vie. La réelle fonction de la vie. Il ne comprend plus à quoi sert de manger. Parler. Rire. Aimer quelqu'un. Rencontrer des gens et se rendre aux rendez-vous notés sur l'agenda. Il ne comprend plus son travail. Pourquoi il marche et pourquoi il vit là. Il ne voit plus que l'absurdité de son corps foulant la rue. Il le ressent comme commandé par une puissance plus massive et plus grave. Comme si quelqu'un en déplaçait les membres de plus haut et de

⁵ « Plus vite. »

plus loin. Quelque chose de vain. D'impossible à contrôler. De noir.

Le dégoût remonte de son cœur à sa gorge. Descend de son âme à ses lèvres. Il se met à courir. Ses jambes l'enfoncent dans le coin déserté d'une petite rue obscure. Il appuie son bras contre une poubelle grise et vomit l'écœurement. La rage. La haine. Son corps se pliant sous la douleur vide. Ses mains se serrant sur la poubelle dégueulasse. Et c'est si pitoyable, si grotesque de vomir ici. Si ironique aussi. Un jeune homme à qui la vie a tout donné et qui la dégueule à côté d'une poubelle.

Ses yeux se mouillent. Ses jambes fléchissent. Ses tempes murmurent. Lonely.⁶ Lost.⁷ Fucking crazy.⁸ Il sent que des sanglots franchiraient sa voix s'il se mettait à parler. Le vent sec et glacé ? La fatigue mentale et physique d'un métier éreintant ? La solitude ? Un regard soudain amer sur le monde ? Non. Rien de tout cela n'est à même de le faire pleurer. Il sort un mouchoir en papier de la poche de son pantalon. S'essuie les lèvres. Se redresse. Jette le mouchoir dans la poubelle. Rien n'est véritablement triste en lui. Rien qui vaille la peine de s'y attarder. Là. Tout de suite. Et demain. Et après-demain.

Il passe ses mains sur son visage. Presse ses tempes de longues secondes. Fait craquer ses doigts. Enfonce deux dragées à la menthe dans sa bouche. Reprend la rue sombre en sens inverse. Se confectionne une attitude détachée. Et pousse la porte du café.

⁶ « Seul. »

⁷ « Paumé. »

⁸ « Putain de taré. »

– Dorian.

La voix est légèrement cassée. La réponse ne vient pas. Camille le regarde avancer vers le comptoir d'un œil blasé. Il est habitué. Il encaisse. Il a vécu près de trois ans avec Dorian. Alors les insultes et les regards de mépris, il a appris à les gérer. Au fil du temps, les attaques sont tout simplement devenues plus légères à entendre et moins tenaces en mémoire. Par nécessité. Pour vivre à côté de lui. Pour ne pas lui démolir le visage, un jour.

– Un café noir.

– Tu devais nous rejoindre chez Sacha. On a passé la soirée à essayer de t'avoir. Tu veux nous faire virer ?

Les yeux de Dorian se ferment pour seule réponse. Camille lance ses yeux d'acier vers Sacha. L'agressivité du matin flamboie sur ses cheveux blond vénitien.

– Tu aurais pu préparer un discours valable.

Mais les lèvres de Dorian ne se desserrent toujours pas. Les excuses lui entaillent la bouche. Alors il a cessé de s'excuser. Le gris devance le bleu dans les yeux de Camille. Dorian saisit d'une main rigide la tasse de café noir. Se dirige vers la table la plus proche de la sortie.

– Ça te pose un problème éthique de venir t'asseoir avec nous ? lance Sacha dans un sourire insolent.

Dorian esquisse un geste de la main. Ce geste qui humilie et rabaisse plus que n'importe quelle injure. Camille vient s'asseoir à sa table. Vite rejoint par Sacha. L'adversaire le plus doué. Un regard noir et abyssal. Une rancune butée envers Dorian que personne n'explique vraiment. Une ambition

démesurée. À frôler la violence. Le jade se fracasse dans le noir. Il n'a jamais plié et ne pliera jamais. Il se lève. Lance son regard sur la salle. Loin à travers la vitre. Et se dirige vers la porte d'entrée.

– Pistonné.

La grâce de son corps se fige. L'attaque vient claquer dans son dos. Ses doigts se crispent mais il ne se tourne pas. Il passe la porte et la laisse se refermer derrière lui. Son regard cogne le trottoir. Longtemps. Puis s'arrache au ciment pour heurter la silhouette d'une jeune fille blonde qui se trouve à l'endroit exact où il voudrait passer.

– Dégage, crache-t-il, le regard venimeux.

La jeune fille ouvre des yeux ahuris. Puis se dérobe dans une insulte du visage.

– Putain. Dorian.

Camille écarte ses bras de consternation. Le regard vert cogne les yeux acier.

– Régler les difficultés que tu as avec ta mère serait plus intelligent que de te venger sur les filles que tu croises.

Le sourire que dessine Dorian le rabaisse et l'écrase.

– C'est pas un mec qui vient de se faire larguer qui va m'apprendre la vie. Si j'ai envie de lui dire qu'elle me gêne, je lui dis qu'elle me gêne. Tu n'as pas de leçons de morale à me donner. Tu es *une merde* à côté de moi.

Camille fronce ses sourcils. Dans son regard, crient l'effarement, la déception et le chagrin qu'il ne peut pas lui dire parce qu'on ne change pas quelqu'un comme Dorian Baltia mais qu'on l'accepte dans ses vices et ses blessures. Il ne souffre pas d'être traité de

« merde » dans l'absolu. Il souffre d'être traité de « merde » par le type qu'il aime comme un frère.

Le gris de ses yeux se détourne. Il lève sobrement le bras en guise d'« au revoir » et disparaît à l'angle de la rue. Dans sa gorge, ce goût amer de rébellion non aboutie et d'illusion gercée. Dorian a toujours eu le dernier mot. Plus de rage que lui et plus de filles dans son lit. *Sublime salaud qui ne sortait qu'avec les filles qui me plaisaient, couchait avec celles sur lesquelles j'avais le malheur de flasher et souriait de dédain devant moi comme on crache : « tu as vu ? moi je l'ai sautée. »*

Le regard vert quitte cet état d'absence dans lequel il s'était blotti. Se pose à nouveau sur le monde réel. Il se remet à marcher vers nulle part. Vers le silence des voix, peut-être. Vers la solitude des choses qu'on ne soigne pas, sans doute.

Il n'y a pas de compromis. C'est une existence qui n'offre aucun arrangement. Aucune limite. Toutes les cruautés sont possibles parce rien n'est déraisonnable et que tout est insensé. Seulement voilà, les années passent, les corps se suivent dans ses draps de soie et lui se fane et se ride. Et si parfois il vomit spontanément sans savoir pourquoi, si parfois il tremble et se réveille d'un cauchemar couvert de sueur, il finit toujours par se dire que la tristesse est trop vulgaire pour lui.

Le clocher d'une église se dessine devant son regard. Il pousse la lourde porte en chêne. Enjambe la marche. Laisse ses mocassins fouler la pierre. Un frisson glacé caresse sa peau pâle sous la finesse de sa tenue.

Tout est encore trop net et trop infecté dans sa chair. Le collègue privé. Les messes infinies. Les cours d'éducation religieuse brisant le cerveau de prières masochistes. De logiques absurdes. D'impératifs de virginité. De droiture. De souffrance magnifique. Comme si le mal qu'on était capable de s'infliger était relié à l'éventualité d'atteindre ce paradis merveilleux. Comme si le seul salut, la seule médaille, consistait à *savoir* se faire saigner.

D'un geste brusque du bras, il ventile les rangées de petites bougies. Les flammes ne résistent pas à ce courant d'air et viennent mourir en avortant leurs vœux. Ses yeux glacés happent les gens qui prient et qui croient. Il fait un doigt d'honneur en direction du ciel. La lourde porte en bois vient claquer sous ses mains déçues.

Il n'y a pas de dieu. Dieu c'est pour les lâches et les faibles. Il n'y a jamais eu de dieu. Même les genoux éclatés sur les pierres dures des plus belles églises. Même les deux mains écrasées d'espérance sous les cierges dorés. Il n'y a pas de foi. Il n'y a pas de miracle perçant l'air froid pour émousser les meurtrissures. Seulement cet espoir un peu trop naïf que quelque chose de plus fort puisse sauver. Que quelqu'un vienne percer l'obscurité. Mais personne ne vient. Personne n'est jamais venu et personne ne viendra jamais.

Il fait nuit noire derrière les vitres de l'appartement 225. Dorian a froid. Il ne s'est toujours pas couché. N'a toujours pas mangé. En sourdine, le Miserere d'Allegri gémit ses notes affûtées et aussi pures que toute la blancheur qui l'enserme. Il se détache du canapé. Se dirige vers la cuisine. Ouvre le frigo. Reste de longues minutes à en scruter les profondeurs. La

lumière allumant son corps fourbu. Ce qui est vide en lui. Comme les rayons désolés de ce putain de frigo. Il frissonne. Prend conscience qu'il grelotte. Referme la porte. Inspire trop fort. Le sang coule déjà sur ses lèvres.

Il se précipite vers la salle de bains. Les mouchoirs blancs se teintent de rouge comme on perd l'innocence. Tout saigne en lui. Son crâne qui menace d'imploser. Son estomac desséché qui lui rappelle qu'on ne peut pas vivre sans manger. La pluie tapote contre la baie vitrée une plainte mélancolique qui évoque la monotonie et la tristesse de l'existence lorsqu'on a 25 ans et que, dans son âme et son cœur, on en a 65 passés.

7

Ses paupières se referment. Le corps sublime se fond dans le sien. Mais il n'a pas de nom. Il n'est qu'un corps. Il n'est qu'un regard. Une beauté. Encombrée de ténèbres blanches. Anonyme et pourtant déjà compris. Découvert. Réservé.

Elle ne le connaît pas et pourtant elle pourrait déjà saigner pour lui. Souffrir pour lui. Il s'avance vers elle sans la quitter du regard. La médaille réfléchit sur sa chemise les lumières de la boîte. Elle suspend sa respiration. Il ne jette pas un mot. Il retire le verre de ses doigts. Le dépose sur la table. Lui tend la paume de sa main. Les doigts qu'elle déplie vers lui sont des convulsions. Une vague glacée traverse sa chair lorsqu'elle touche sa peau.

Elle retient tout. Absorbe tout. Comme si un grand drame se passait et qu'il faudrait parler plus tard. Elle retient les doigts sveltes. Les anneaux doré et gris à son annulaire. Elle touche cette main comme on touche à l'or pur. Et le suit jusqu'à l'extérieur. La main cramponnée à son bras. Aujourd'hui elle trouve ce geste si déplacé. Si vulnérable. Sa mémoire refuse d'imaginer l'état de sa vie sans ce geste de lui. Elle

serait peut-être plus insouciante. Elle serait sans doute plus légère.

Le froid de décembre vient claquer leurs deux peaux. Il se tourne vers elle. Son visage à dix centimètres à peine du sien. Le sourire qu'elle lui tend mélange l'émoi à l'inquiétude. Elle rougit. Abaisse son visage. Il lui relève le menton puis se penche vers elle. Ses yeux la paralysent. Des yeux d'Asie. Miraculeux. Elle voit ses propres bras enlacer ce cou. Serrer fort. Presque trop fort. Enivrée par ce parfum d'eau de Cologne qui danse sur son visage.

– Tu viens chez moi ? susurre-t-il contre son oreille.

Le corps d'Agathe se fêle. Son cœur saute sous ses côtes. Elle hoche la tête. Incapable de s'exprimer. Et cette voix. Cette voix totalement différente de celle qu'elle a pu imaginer pour lui. Cette voix comme de la soie. Installée entre l'ascétisme et la sensualité. Poétique. Comme une musique tamisée.

– Tu as des origines japonaises ?

Sa voix se renverse dans sa gorge. Chaque mot est escarpé en face de lui. Il dessine un « non » gracieux du visage. Sourit. La question doit être banale.

– Je m'appelle Agathe. Dis-moi ton prénom.

Elle dit : ton prénom, alors qu'un fragment d'elle voudrait durer dans ce vide. Attendre ce prénom. Attendre dans l'absence et dans cette beauté de l'absence. Il affine son sourire. Il ne peut porter qu'un prénom de majesté. Un prénom consacré.

– Dorian, souffle-t-il sur sa bouche en laissant couler la syllabe.

Dorian. Dorian. Dorian. Les lettres s'enroulent autour des yeux d'Agathe. Glissent dans ses cheveux.